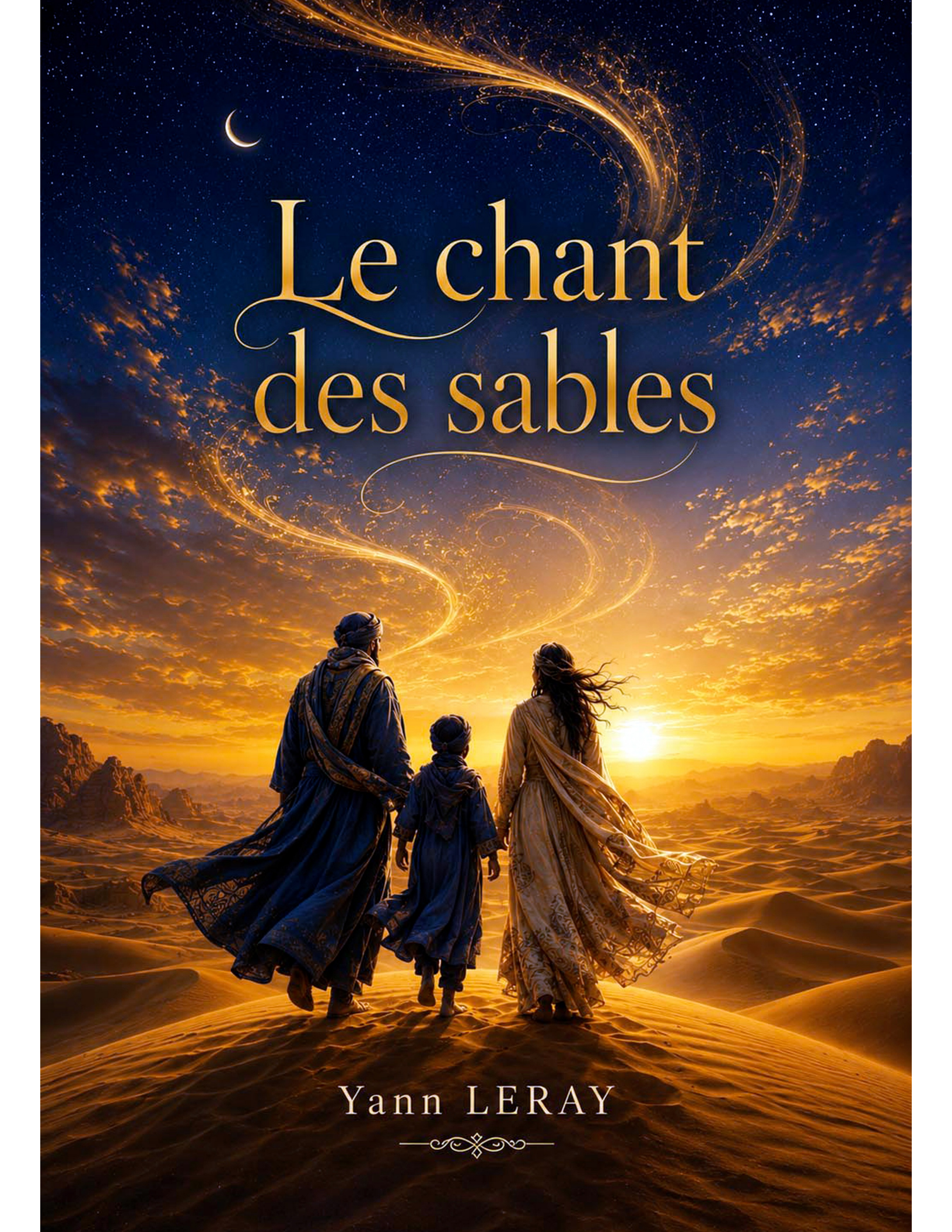




Le chant des sables

Yann LERAY



Yann Leray

Le chant des sables

© Yann Leray, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1342-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface de l'auteur

Il est des livres que l'on écrit avec l'imagination, et d'autres que l'on traverse avec tout ce que l'on est.

Le Chant des Sables appartient pour moi à cette seconde famille. Derrière l'aventure, derrière les pistes, les pierres, les silences du désert et les mystères que porte ce récit, il y a eu un long chemin intérieur. J'y ai déposé des questions anciennes, des blessures, des élans, des prières peut-être, et cette certitude intime que certaines rencontres peuvent changer le cours d'une vie.

Ce roman est né d'un appel : celui du désert, bien sûr, mais aussi celui de l'invisible qui murmure sous les choses simples. Le sable, l'eau, la mémoire, l'amour, la foi, la perte, la lumière... Tous ces mots m'ont accompagné pendant l'écriture. Ils se sont imposés peu à peu, non comme des idées, mais comme des présences. J'ai suivi Maël, Tifawt et Amastan avec l'impression étrange qu'ils existaient déjà quelque part, et qu'il me fallait seulement apprendre à les écouter.

Je voudrais ici remercier profondément mon épouse, Dorine. Sa présence, sa patience, son amour et son regard ont accompagné chaque étape de ce livre. Elle sait mieux que personne ce que représente une telle traversée : les heures d'écriture, les doutes, les reprises, les silences, les moments d'élan et ceux où l'on croit ne plus trouver le bon mot. Sa confiance a été pour moi un soutien précieux, souvent discret, toujours essentiel. Ce roman lui doit plus qu'elle ne l'imagine.

Au lecteur qui ouvre ces pages, j'aimerais dire ceci : entrez sans hâte, mais avec impatience. Laissez-vous conduire par le vent, par les signes, par les voix qui montent du sable. Acceptez de ne pas tout comprendre trop vite. Certains secrets ne se livrent qu'à ceux qui acceptent de cheminer.

J'espère que ce récit vous emportera, vous touchera, vous surprendra. J'espère surtout qu'au-delà de l'aventure, vous y entendrez quelque chose de plus ancien, de plus profond : ce chant fragile et immense qui, parfois, traverse nos vies lorsque nous croyons avoir tout perdu.

Alors, à présent, le livre ne m'appartient plus tout à fait.

Il est entre vos mains.

Yann LERAY

1 – La villa des embruns

La mer était sombre, ce soir du 29 mai 1936. Depuis la terrasse haute de la villa, l'Atlantique ne ressemblait plus à une étendue d'eau, mais à une masse vivante, presque noire, qui respirait au pied de Casablanca. La Corniche dessinait au loin une ligne pâle, trouée par les phares des dernières automobiles. Les palmiers pliaient par instants sous le vent venu du large, et les lumières des maisons, déjà rares, vacillaient au bord de la nuit. La villa dominait tout cela avec l'assurance des fortunes récentes. Blanche, vaste, trop sûre d'elle-même, elle mêlait arcs mauresques, zelliges brillants, lanternes de cuivre et grandes baies ouvertes sur la mer. Rien n'y paraissait laissé au hasard. Même les bougainvilliers semblaient avoir été disposés pour adoucir l'orgueil des murs.

On y donnait une réception. Officiers, industriels, médecins, administrateurs, épouses parfumées, artistes de passage, diplomates de circonstance : tout ce monde circulait sous les lanternes avec cette aisance un peu lasse des gens habitués à être reçus, salués, reconnus. Il y avait aussi quelques hommes plus difficiles à situer, bien vêtus, attentifs, dont les fonctions n'étaient jamais clairement nommées. Ceux-là passaient d'un groupe à l'autre en parlant peu. On leur souriait avec prudence.

Maël Kerlan, lui, n'aurait jamais dû se trouver là. Il se tenait à l'écart, près de la balustrade tournée vers la mer. Un verre intact reposait à côté de lui sur la pierre. Il l'avait pris pour qu'on cesse de lui en proposer. Depuis son arrivée, il observait plus qu'il ne participait, d'un regard qui paraissait distrait à ceux qui ne savaient pas voir.

En réalité, il avait déjà repéré les sorties, l'escalier intérieur, les couloirs de service, les portes du jardin, la distance jusqu'au portail, la hauteur du mur près des cuisines et l'angle d'où un homme pouvait surveiller le patio sans être vu. On ne se défait pas de certaines habitudes. Un ancien contact de l'armée l'avait invité sous prétexte d'une affaire possible : des relevés vers le sud, des pistes à ouvrir, peut-être des cartes à corriger. Rien d'officiel. Rien d'engageant. Une soirée utile, avait-on dit. Maël avait accepté par fatigue plus que par intérêt. Il regrettait déjà.

Les salons lui avaient toujours paru suspects. Dans les plaines trop ouvertes,

au moins, on savait où l'on pouvait mourir. Ici, tout était feutré, poli, lustré. Les phrases glissaient sans jamais toucher leur objet. On parlait d'affaires, de territoires, de routes, de pacification ; les hommes, les villages, les visages et la poussière des pistes devenaient des détails posés sur une carte. Maël connaissait les cartes. Il avait passé des années à tracer des lignes sur des terres que d'autres hommes, ensuite, transformaient en routes, en frontières, en concessions ou en ordres de marche. Il savait ce qui séparait vraiment un tracé à l'encre noire sur une carte d'un corps étendu dans la poussière. Et il connaissait la brutalité qu'un mot élégant peut recouvrir. Le vent apporta jusqu'à lui une bouffée de parfum, de tabac blond et de sel.

Il ferma un instant les yeux. La Bretagne lui revint sans prévenir : le village bas sous la pluie, les chemins creux, la pierre humide, les ajoncs, la voix de sa mère murmurant des prières au-dessus d'un chapelet. Elle priait pour les vivants, pour les morts, pour les marins, pour les absents, pour ceux dont personne ne se souvenait. Enfant, il avait trouvé cela beau. Plus tard, étouffant. Puis inutile. La guerre avait fait le reste. Il ne savait plus s'il ne croyait plus ou s'il en voulait simplement à Dieu de s'être tu. La question restait en lui comme une pierre qu'on ne parvient ni à porter ni à déposer.

Un rire monta derrière lui. Maël tourna légèrement la tête. À l'autre bout de la terrasse, sous la lumière d'un grand lustre que le vent faisait frissonner, plusieurs femmes entouraient la maîtresse de maison. Robes claires, épaules nues, bijoux, éventails, éclats de voix. Au milieu d'elles, une silhouette se détachait par sa réserve même.

Elle ne cherchait pas à être vue. C'était peut-être pour cela qu'il la vit. Elle portait une robe sombre, simple, sans apprêt mondain. Ses cheveux, ramenés en arrière, dégageaient un visage fin, presque sévère. Son maintien demeurait droit et fermé, non par froideur, mais par usage. Elle se tenait légèrement en retrait, les épaules calmes, le regard disponible sans jamais s'offrir. Sa peau avait cette chaleur mate que la lumière du soir rend plus profonde encore, et son regard, lorsqu'elle le levait, semblait venir de plus loin que ce lieu. Elle assistait une femme âgée, une Française au visage fatigué, enveloppée d'un châle clair. Elle lui versait de l'eau, ajustait un coussin, répondait brièvement quand on l'interrogeait, puis se retirait d'un pas. Ni domestique, ni invitée tout à fait. Tifawt ne savait pas encore que Maël l'observait.

Tout comme lui, elle n'aimait pas ce genre de soirée. Elle y venait parce que la

vieille femme qu'elle accompagnait ne pouvait plus s'en passer certains soirs, et parce qu'une infirmière apprend vite que le soin ne choisit pas toujours ses lieux. Depuis son retour de France, elle passait des dispensaires aux maisons de repos, des œuvres de secours aux visites privées. Elle traversait les salons comme une pièce enfumée : en respirant le moins possible. De l'Atlas, elle avait gardé les pierres, les silences, les femmes qui murmuraient encore sur l'eau des paroles anciennes. Les études lui avaient donné la précision, la méthode, une langue pour nommer la douleur. Pas la paix.

Elle avait simplement appris à tenir.

Maël détourna le regard. Il se reprocha aussitôt de l'avoir retenue ainsi. Il n'était pas venu pour regarder une femme. Au fond, il n'était venu pour rien, sinon pour constater une fois de plus qu'il ne savait plus être à sa place nulle part. Un homme rougeaud s'approcha de lui avec un enthousiasme déjà lourd.

— Kerlan ! Enfin. On m'a dit que vous connaissiez admirablement les pistes du sud.

Maël reconnut vaguement l'homme. Affaires civiles. Anciennes fréquentations militaires. Un de ceux qui transforment toujours les souvenirs en anecdotes et les morts en formules bien tournées. L'homme parla de concessions, de relevés, de pistes mal indiquées, d'aventure encore possible. Il prononça même, avec une sorte de gourmandise, l'expression « nos belles années ». Maël le regarda une seconde de trop. L'homme se racla la gorge, aperçut soudain quelqu'un qu'il avait sans doute grand besoin de saluer, et s'éloigna.

La musique reprit dans le patio : un piano discret, couvert par un violon sans âme. Maël quitta la terrasse. Il supportait mal l'immobilité quand un lieu lui déplaisait. Marcher l'aidait à ne pas être pris dans l'atmosphère des autres. Il longea la galerie, passa devant des portraits médiocres, nota l'ouverture vers l'office, les tentures, les miroirs, les angles morts. Puis, au détour d'une arcade, il la croisa.

Tifawt venait vers lui avec deux verres vides à la main. Un couple surgit presque entre eux en riant trop fort. Ils se décalèrent au même instant. Le mouvement les plaça face à face, à moins d'un pas. Elle leva les yeux. Maël fut frappé non par leur couleur, mais par leur netteté. Des yeux qui n'appelaient rien. Des yeux qui avaient cessé depuis longtemps d'attendre qu'on les sauve. Pourtant une vie secrète y demeurait, gardée, presque douloureuse.

— Pardon, dit-elle.

Sa voix était basse, sans soumission ni apprêt.

— Il n’y a pas de mal.

Elle aurait pu passer. Lui aussi. Mais leurs regards restèrent accrochés une seconde de plus que la politesse ne l’exigeait.

— Vous n’aimez pas ce genre de soirée, dit-elle.

Elle l’affirmait avec une tranquillité presque ironique. Maël eut presque envie de sourire.

— Est-ce si visible ?

— Pour ceux qui regardent, oui.

Il baissa les yeux vers les verres qu’elle tenait, puis les releva vers elle.

— Et vous ? Vous semblez encore moins à votre place que moi.

Un pli très léger passa sur les lèvres de Tifawt. Pas un sourire mondain. L’ombre d’un sourire.

— Je ne suis pas ici pour être à ma place.

— Alors pour quoi ?

Elle hésita à peine. Assez pour que Maël perçoive la porte qui se refermait déjà.

— Pour veiller sur quelqu’un.

Elle désigna d’un regard la vieille femme au châte clair.

— Vous êtes infirmière.

Cette fois, elle parut surprise.

— Oui.

— Et cela vous mène souvent dans ce genre de demeure ?

— Heureusement non.

Le ton était sec, mais sans agressivité. Une fatigue ironique, tout au plus. Elle le regarda à son tour avec plus d'attention.

— Vous êtes militaire.

— Je l'ai été.

— Cela reste.

— Pour ceux qui regardent ?

— Pour ceux qui remarquent les hommes qui ne tournent jamais complètement le dos aux portes.

Malgré lui, Maël resta une seconde de plus à l'écouter. La confiance n'était pas encore née ; il y avait seulement cette impression rare de se tenir devant quelqu'un qui ne parlait pas pour meubler le vide.

— Et qu'est-ce que cela dit de moi ? demanda-t-il.

Tifawt baissa les yeux vers les verres. La réponse tarda un instant, retenue au bord des lèvres.

— Que vous êtes resté ailleurs.

Le mot l'atteignit et le ferma un instant. Ailleurs. Dans une clairière de boue rouge. Sur une piste écrasée de soleil. Dans une chambre où un camarade mourait sans comprendre pourquoi. Dans une église bretonne où les cierges fumaient sous les voûtes froides. Autour d'eux, le piano continuait, les robes frôlaient le marbre, les voix glissaient sous les arcades. Mais pendant un bref moment, tout cela sembla appartenir à une autre maison.

— Et vous ? demanda-t-il enfin. Où êtes-vous restée ?

La question était sortie plus nue qu'il ne l'aurait voulu. Tifawt releva les yeux. Une alerte brève y passa, presque animale. Puis le masque revint.

— En route.

Elle inclina légèrement la tête et reprit sa marche. Maël la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous la galerie. Ils ignoraient encore presque tout l'un de l'autre. Pourtant, il resta immobile, la main posée contre la pierre froide de l'arcade.